

La Turquie

En mai 1994, ayant convaincu mon patron de la nécessité d'avoir une direction locale pour superviser la maintenance en Turquie et en Grèce, Monique et moi partons pour Istanbul. Nous arrivons dans un pays où l'inflation galopante nous favorise, l'intégralité de mon salaire étant payé en francs et en France.

Notre déménagement devant suivre nous pensions passer une semaine à l'hôtel en attendant qu'il arrive. L'attente durera deux mois pendant lesquels Monique développera une petite déprime, car après quelques jours d'hôtel nous décidons d'occuper l'appartement que nous avons choisi lors d'un précédent voyage.

Il est vrai que passer ses journées, dans un immense appartement à ne rien faire d'autre que lire et regarder la télé (par bonheur nous captions l'unique chaîne française, TV 5 internationale) il y avait de quoi devenir neurasthénique.

Heureusement la présence de Frédérique notre nièce que j'avais réussi à faire embaucher par GE pour son stage de fin d'études, atténua un peu cette sensation d'isolement.



Je choisit ma voiture de fonction une Opel Vectra blanche automatique qui pendant une semaine reste au garage avant, qu'enfin je me décide à affronter la circulation stambouliote. Mon niveau dans la société me permettait d'acheter une Opel de taille supérieure, mais je préfère m'aligner sur Yalcin, le responsable technique, et Serhat le directeur commercial, afin de ménager leur susceptibilité.

Les meubles arrivés, notre situation s'améliore. Pendant toute la durée de notre séjour en Turquie Monique peut revenir en France tous les deux mois. Cela grâce aux points Air France (du programme « Fréquent Flyer »), accumulés lors de mes voyages autour du monde et à la complicité du chef d'escale, qui répond toujours favorablement à mes demandes, même à celle formulée en dernière minute.

Serhat régnait en maître absolu des Ventes et du Service ; il ne voit pas d'un très bon œil mon arrivée dans l'équipe turque. Je veux cependant que les choses soient claires. En tête à tête je lui signifie que mes objectifs ne sont pas de contester son autorité ni de l'évincer, mais de constituer une solide équipe technique, de mettre en place une organisation conforme aux procédures de General Electric, puis de rentrer en espérant que les conditions seraient alors favorables à mon départ en retraite anticipée.

Je passe les premières semaines de mon séjour à évaluer le potentiel technique et à planifier les installations. Je fais la connaissance des clients et en compagnie de Sehrat nous rendons visite au recteur de l'académie d'Ankara. Pendant près d'une heure, il me fait part avec condescendance et dédain de tous les griefs accumulés à l'encontre du service technique, depuis qu'il utilise notre matériel. Il me faut ce jour-là beaucoup d'humilité pour accepter sans broncher les remarques acerbes, injustifiées et surtout le ton sur lequel elles sont faites, de cet important personnage que je ne reverrai pas durant mon séjour. Pendant tout cet entretien, Serhat reste d'une inexplicable discrétion.

Les premières difficultés surgissent lorsque je veux mettre en place une procédure rigoureuse d'acceptation des sites où doivent être installés nos équipements. Il existe un flou artistique, entre les clients, la société qui est chargée de réaliser les travaux de gros œuvre (là même pour la majorité de nos installations), celles chargées des aménagements électriques et climatiques, qui m'interdisent toute mise en place de planning rigoureux. Lorsque je parle à Serhat d'imposer des pénalités, il s'y oppose fermement. Je décide de créer un poste de responsable des installations, auquel je nomme l'un des ingénieurs les plus expérimentés de mon équipe Attila Kalaci, ce qui améliore sensiblement les procédures et me place en retrait.

Lentement les choses s'améliorent, je commence à gagner la confiance des gens qui travaillent pour moi. Dès qu'un problème surgit, je vais voir les clients, établis avec eux les mesures correctives et fais très attention à respecter tous mes engagements.

En juillet nous rentrons en France pour un mois de vacances que nous passons comme à l'habitude à Sainte-Croix vallée Française, plus exactement dans notre île de la Pélucarié. Traditionnellement nous passons une soirée chez Vincent où pendant le repas nous évoquons notre nouvelle vie et notre déménagement à Istanbul. Vincent bondit sur l'occasion et nous demande si éventuellement il pourrait nous rendre visite avec Odile sa femme.



La forteresse de Rumeli & le Bosphore

Ils seront nos premiers visiteurs. Située sur la mer de Marmara, à l'entrée du détroit du Bosphore reliant la mer Noire à la mer de Marmara, Istanbul est la première ville et le plus grand port de Turquie. Des remparts de l'ancienne ville, construite en 324 apr. J.-C. par l'empereur romain Constantin I^{er}, sont encore visibles.

Début septembre nous les accueillons à l'aéroport d'Istanbul. Ils passent une semaine avec nous et en compagnie de Monique visitent la ville, puis ils louent une voiture, partent vers Ankara où nous les retrouvons le temps d'un week-end, et continuent leur voyage vers la Cappadoce où ils passeront une quinzaine de jours. Ils remontent ensuite à Istanbul où ils passent une semaine à la maison avant de s'envoler pour la France.

Nous ne manquerons pas de visite pendant les deux années que nous passerons en Turquie.

Nous recevrons aussi Vincent Martinat et une amie pendant une semaine. Puis Gaëlle Martinat qui fit découvrir à Monique les endroits secrets du merveilleux Bazar d'Istanbul. Les anciens caravansérails, où jours et nuit claquent les métiers à tisser qui produisent toutes sortes de contrefaçons. Entre autres les petits crocodiles Lacoste tissés en bandes qui seront découpées puis cousues sur les chemises pulls et autres polos. En montant sur leurs toits en terrasses parsemés de petites coupoles, on découvre toute la vieille ville, la Corne d'Or, la tour de Galata, Topkapi, Sainte Sophie, la Mosquée bleue et au loin le premier pont suspendu enjambant le Bosphore.



Les Gloux nous rendent visite à Pâque 1995. Pendant quelques jours seulement, mais d'une intensité qui nous fait encore rigoler lorsque nous évoquons leur passage ? Il y eut d'abord la visite de la ville où Monique leur fait visiter Le Grand Bazaar, la citerne basilique, les mosquées et Sainte-Sophie. Puis nous partons en voiture pour notre première visite en Cappadoce. Il en aura beaucoup d'autres.

En Cappadoce

Il y a d'Istanbul à Ankara une très belle autoroute de 400 km interrompue par un passage de 20 km non réalisé à l'époque, à la hauteur de Bolu.

C'est le passage d'un col qui nous fait passer du niveau de la mer sur le plateau anatolien. Longue montée par une très large route vierge de toutes lignes, légèrement sinueuse, dans

laquelle se double n'importe où, de petits et de gros camions surchargés, dont quelques-uns rendent l'âme avant d'atteindre le sommet. Périlleuse montée, car il faut faire preuve d'une attention et d'une concentration constantes.

Tout peut arriver, quatre camions se croisant (deux dans chaque sens), un chargement décidant de quitter la plateforme sur lequel il est, un chauffeur de BMW impatient qui décide de doubler tout le monde à droite, bref c'est l'anarchie complète qui règne sur cette petite portion de route.

Jean Louis et Annie n'en croient pas leurs yeux. L'autoroute contourne Ankara puis s'arrête ; nous empruntons ensuite de très bonnes routes, parsemées de quelques villages, où nous ne rencontrons que très peu de véhicules. Les paysages sont grandioses et d'Ankara il nous reste encore environ 300 km pour atteindre le centre de la Cappadoce Nevşehir.

Partis d'Istanbul tôt le matin, nous nous arrêtons une centaine de kilomètres après Ankara pour prendre un café. Fort heureusement Monique n'arrive pas à boire le sien tellement il est chaud. Ce retard nous sauvera, car quelques kilomètres plus loin nous voyons arriver face à nous, un semi-remorque (très rare en Turquie à cette époque) dont le chauffeur ayant perdu le contrôle arrive face à nous en zigzaguant à cinq cents mètres devant. Ne pouvant rien faire d'autre je m'arrête le plus à droite possible, voyant avec effroi le camion fou se rapprocher. Miraculeusement, à 100 mètres de nous, le chauffeur réussit à retrouver le contrôle de son véhicule et passe à notre hauteur en nous faisant un petit signe de soulagement.



Nous passons la nuit dans un hôtel troglodytes d'Urgup, village situé au cœur de la Cappadoce. À pâque, en Anatolie, il n'y a pas très longtemps que la neige a disparu. Ce qui explique que le soleil une fois couché, la température chute de plusieurs degrés. Notre nuit dans ces chambres creusées dans la roche est glaciale. Car les radiateurs électriques mis à notre disposition ne suffisent pas à combattre l'humidité et le froid dégagé par la roche.

De retour à Istanbul, alors que Monique visite avec Annie et Jean-Louis Gloux le palais de Topkapi, ils sont sur la terrasse qui domine la ville lorsqu'ils entendent une formidable explosion. Nous apprendrons par les infos françaises diffusées sur TV 5 qu'une voiture piégée, stationnant dans un emplacement interdit a explosé alors que la police tentait de l'enlever tuant plusieurs personnes.

La presse locale et les gens du bureau ignoraient tout de cet attentat probablement organisé par le PKK, parti militant pour l'indépendance kurde.



Paysages de Cappadoce

Avec Colette et Jean Martinat l'espace d'un week-end nous n'avons que le temps de voir une partie de la ville et de faire une excursion sur les bords de la mer Noire. Nous irons quand même manger un turbot à Sarriyer, petit port de pêche situé à la sortie du Bosphore sur la mer Noire. De la terrasse du restaurant nous admirons les bateaux, dont le défilement dans les deux sens est ininterrompu.



Le site archéologique de Troie

Avec Valérie, Madoline et Marvin, nous visitons, les Dardanelles, Troie et la cote égéenne. Nous passons quelques jours dans un charmant petit port situé à quelques encablures de l'île grecque de Lesbos. L'hôtel est confortable, mais pour Marvin qui n'a que trois ans, les petits déjeuners aux concombres agrémentés de feta (fromage local) sont un peu folkloriques. Pendant trois jours nous le nourrirons aux petits beurres.

Pour le retour nous traversons le détroit des Dardanelles à Canakkale, un bac assure la navette, le voyage ne dure qu'un quart d'heure. Plus tôt que de reprendre l'autoroute, je vois sur la carte qu'une route longe la côte et nous ramène par un trajet beaucoup plus court à une centaine de kilomètres d'Istanbul.

Nous quittons donc la route que nous avons prise à l'aller pour suivre celle qui longe la mer. Après une quinzaine de kilomètres, la route goudronnée se transforme en piste dont la largeur ne dépasse pas celle d'une voiture. Elle serpente à flanc de montagne dominant quelques fois la mer de plusieurs centaines de mètres.

Aucun village, aucune habitation, il n'y a pas âme qui vive. Les paysages sont magnifiques, d'un côté cette montagne brune, aride, imposante, sans trace d'une quelconque vie, au flanc de laquelle la piste semble accrochée ; de l'autre bien plus bas, la mer, dont un fin cordon blanc d'écume souligne l'endroit où l'eau rencontre la terre. Au loin, à perte de vue, une immensité bleue où le ciel et la mer se noient. Moteur arrêté le silence nous envahi et cette nature grandiose, que ni mouvement, ni bruit ne vient troubler, nous écrase et nous angoisse.

Le revêtement est bon, mais notre vitesse est cependant limitée par la nature du macadam. Nous ne dépassons pas les 50 km heure et voyons loin devant serpenter notre route. Nous roulons prudemment depuis plus d'une heure lorsque soudain, nous apercevons un petit nuage de poussière venant à notre rencontre.

La distance qui nous sépare diminuant nous reconnaissons un camion... Problème, car pas question de se croiser. Ne sachant trop que faire, nous continuons à rouler une dizaine de minutes, le camion semble avoir disparu, à moitié rassuré nous continuons notre route pour tout à coup, le découvrir arrêté sur une petite plateforme qui nous laisse tout juste la place de le croiser. À l'évidence le chauffeur connaissait la route, il nous avait vus et attendait patiemment notre passage pour continuer.

Superbe piste, probablement l'une des plus belles voies que nous avons emprunté en Turquie, mais que le temps nous a semblé long avant de retrouver une route goudronnée et l'entrée d'un village.

La veille du départ de Valérie, nous accueillons Christiane et Fernand pour un séjour d'une dizaine de jours. Profitant de l'une de mes réunions périodiques j'avais prévu de revenir en France en compagnie des enfants. La nuit précédent notre retour un orage terrible s'abat sur Istanbul.

Le matin du départ, Yalcin nous téléphone et nous propose de visiter l'usine de fabrication de vêtements où sa femme travaille située sur la route de l'aéroport. Nous partons donc de la maison vers dix heures du matin pensant avoir largement le temps de nous rendre à l'aéroport d'où l'avion partait à 15 h 30. Nous montons dans les deux voitures (celle de Yalcin et la mienne) et prenons l'autoroute. Une autoroute très encombrée, après une heure de queue nous n'avons pas parcouru plus d'un kilomètre. Équipé de portable j'appelle Yalcin pour savoir où il était. Fort heureusement il était en compagnie de Monique et Christiane, Fernand Valérie et les enfants étant avec moi. Il me répond qu'il est bloqué à quelques centaines de mètres devant moi et m'apprend qu'il a eu sa femme au téléphone ; elle n'a pas pu se rendre au travail, car l'orage de la nuit a provoqué des inondations catastrophiques qui ont détruit plusieurs maisons, renversé des voitures et tué plusieurs personnes. Tout le quartier au pied de l'aéroport est bloqué par un embouteillage monstre.

Le temps passe et en une heure nous n'avons fait que quelques centaines de mètres supplémentaires. N'étant pas très loin d'une sortie je décide de quitter l'autoroute. Je préviens Yalcin et nous voilà partis pour un slalom dans les rues du vieil Istanbul. Je contourne la Corne d'or, arrive au pied de Topkapi, atteints les rives de Marmara pour aboutir au pied des pistes, à moins d'un kilomètre de l'avion d'Air France que nous apercevions le nez collé à sa passerelle d'accès. Mais là, nous n'avancions plus d'un mètre. Complètement bloqué alors que nous sommes à un quart d'heure du départ de l'avion. Désespéré de le rater de si peu je téléphone au Chef d'escale :

- Où êtes-vous ? —
- Pas très loin j'aperçois l'avion.
- Ne vous faites pas de soucis M. Gautier vous n'êtes pas le seul dans ce cas et je retarde le départ. Vous aurez le temps d'embarquer.

Trente minutes après nous atteignons le hall de départ. Je décharge les valises et explique à Fernand qui n'est sur le sol turc que depuis quelques heures :

- Tu prends la voiture (attention c'est une automatique).
- Tu descends la rampe d'accès, tourne-à-gauche vers l'entrée du parking longue durée.
- Tu la gares en prenant soin de noter l'emplacement sur le ticket que tu gardes.
- Tu prends un taxi, l'adresse de la maison est écrite sur le porte-clés.

Et nous l'abandonnons pour foncer en compagnie de Valérie et les enfants, au comptoir d'enregistrement Air France pour enfin, quelques instants après, nous enfoncer dans les sièges bleus Air France où nous poussons quelques soupirs de soulagement. Nous sommes les derniers à embarquer, car à peine installée, l'avion commence à rouler sur la piste et décolle. Un embarquement oh combien mouvementé et un vol, qui, arrivé au-dessus des Alpes, dont nous avons une vue splendide, compte encore, parmi tous ceux accomplis, comme l'un des plus secoués qu'il m'ait été donné de faire. Vraiment les pauvres enfants ont été particulièrement gâtés lors de ce retour.

La suite de l'histoire je devais la connaître quelques jours après. Sans problème Fernand avait réussi à garer la voiture, prendre un taxi et rouler vers l'appartement. Yalcin, lui, noyé dans les embouteillages, avait perdu contact avec sa femme qui cherchait à la joindre au téléphone. J'avais laissé à Fernand mon téléphone portable dont il ignorait tout du fonctionnement. N'arrivant pas à parler à Yalcin sa femme essaye de me contacter. Dans le taxi, le téléphone sonne, sonne, sonne, mais comme Fernand ne sait pas l'utiliser, il ne décroche pas, et cela,

malgré les injonctions du chauffeur qui lui répète : téléphoune-téléphoune-téléphoune... L'inquiétude de la femme de Yalcin grandissant la scène devait se reproduire plusieurs fois. Ce qui est sûr, c'est que le chauffeur de taxi n'a rien compris au scénario et pensant avoir embarqué un détraqué, n'a même pas essayé d'arnaquer Fernand, lui faisant payer la course moins chère que la somme que je lui avais indiquée.



En Cappadoce : Christiane, Fernand, Marie Christine, le père Turque & ses enfants, notre guide, Monique.

Je passe une semaine à Paris pendant laquelle Monique leur fera visiter Istanbul. À mon retour nous passons avec Christiane et Fernand une semaine en Cappadoce.

Lors de l'inauguration d'une clinique privée à Kayseri, à laquelle assistait, assis dans la tribune officielle, à côté de Monique, la leader de l'opposition turque, nous avons fait connaissance avec un couple dont le mari était propriétaire d'un hôtel à Avanos. Claudette, Française, d'origine bourguignonne dont les parents habitent Nuit Saint Georges et Ibrahim, Turc originaire d'Avanos homme d'affaires qui en plus de l'hôtel, fait le commerce de tapis.

Il achète la laine, la fait nettoyer, filer, teindre, et sa femme qui a fait les beaux-arts, dessine les motifs. Il donne ensuite dessins et matériaux à tout un réseau de tisserands (en général des femmes, très souvent des fillettes), dispersés dans les villages autour d'Avanos.

Il contrôle ainsi toute la chaîne de fabrication et vend ses productions, très belles et très originales, dans une boutique tenue par son frère au centre-ville d'Avanos. Magnifiques tapis dont nous



Lavage de la laine du côté d'Avanos

ne résisterons pas à l'envie d'en acquérir deux, ceux qui se trouvent dans la salle de télévision au Pont-Chrétien.



Avec Jean Pierre et Marie-Thé, nous effectuons tout un circuit passant par les Dardanelles, Troie, Pergame, Izmir, Éphèse, Bursa et Istanbul où ils passent une semaine à visiter la ville.

La cité antique d'Éphèse était située en Asie Mineure, au bord de la mer Égée. Il demeure peu de vestiges du sanctuaire d'Artémis, érigé au VII^e siècle av. J.-C.

Éphèse

Adossé à la colline et dominant la mer le théâtre pouvant contenir près de 15 000 spectateurs



En revanche, il subsiste des édifices (tels qu'une bibliothèque et un théâtre antique) de l'époque hellénistique et romaine.

Nous recevons aussi Magda, une collaboratrice de François Maclou qui devait, nous le verrons plus tard, lui causer bien des ennuis.

Arlette et Jean Claude Juglet passeront une semaine à Istanbul et une semaine en Cappadoce



Ortakoy et le 1^{er} pont suspendu enjambant le Bosphore

De tous nos parents et amis, seuls Jacques et Annie Segaut ne sont pas venus nous voir trop occupés par la construction de leur maison à Sainte-Maxime.



La tour de Galata

Retour au travail où parmi les équipements vendus il y a du matériel de thérapie (Accélérateur et Bombe au cobalt). Pour ces matériels je ne veux pas prendre le risque de le voir installé et entretenu par des ingénieurs inexpérimentés.

Malgré le désaccord de Serhat qui, je le pense, par orgueil, ne voulait personne d'autre que des Turcs, je demande une assistance et c'est un ingénieur allemand, Alois Grucas qui accepte de se déplacer pour deux ans avec sa femme et ses deux enfants. Très bon ingénieur qui m'enlèvera tout souci sur ce type d'équipement et qui formera un groupe de spécialistes turques capables de prendre la relève après son départ.

Nous aurons pendant toute la durée de mon séjour d'excellentes relations. Le fils d'Aloïs est âgé d'une douzaine d'années, sa fille de 14 ans. Un jour il nous invite au bal des débutantes à laquelle participe sa fille. C'est un bal tout à fait « select » organisé dans un hôtel de luxe aménagé dans un ancien palais au bord du Bosphore.

Pour la circonstance, Monique et moi décidons de nous habiller de neuf. Nous allons donc au centre commercial le plus proche de notre domicile, Hackmerkez où sont installées un ensemble de boutiques de luxe. Monique se choisit une petite robe Paco Rabane qui lui semble d'un prix étonnamment raisonnable, mon choix se porte sur un costume sombre tout ce qui est de plus classique. Lorsque nous passons à la caisse petite surprise, car Monique s'est un peu

emmêlée dans les zéros (et il faut dire qu'en 1995 ils sont nombreux) la robe coûte le prix d'une robe de grand couturier (12000fr : 1800 €) heureusement le prix de mon costume est lui beaucoup plus raisonnable.



Équivalent en 2007 : 500000 livres = 10 €

Après une courte hésitation, nous prenons tout, je gagne bien ma vie et peut sans problème supporter cette dépense.

La soirée, bon chic bon genre, se déroule très bien ; sur le chemin du retour, c'est Aloïs qui conduit. Nous sommes à quelques kilomètres de la maison lorsque nous tombons sur un barrage de police. Nous sommes tous un peu alcoolisés et nous voyons que tous les chauffeurs qui nous précèdent sont invités à souffler dans un ballon. Notre tour arrive et Aloïs, très maître de lui joue les idiots et répond en allemand qu'il ne comprend rien au policier qui lui demande ses papiers. Ce dialogue de sourds se poursuit pendant quelques minutes et visiblement découragé le policier jette un œil dans la voiture, constate que nous sommes tous bien propres sur nous, puis nerveusement nous fait signe de circuler oubliant la séquence ballon.



Aloïs et sa fille

Petit rappel historique



Ancien village Grecque

L'armée grecque prend Izmir (1922) et envahit le sud-ouest de l'Anatolie, mais, à la suite des massacres perpétrés sur les populations turques, les Alliés décident de retirer leur soutien aux Grecs. En réaction contre l'accord de paix proposé et contre l'invasion grecque, le mouvement nationaliste turc émerge en Anatolie sous la direction de Mustafa Kemal Atatürk. Pendant la guerre d'indépendance turque (1918-1923), Atatürk parvient à résister aux exigences des Alliés, expulse les forces d'occupation grecques, britanniques, françaises et italiennes et impose un accord concrétisé par le traité de Lausanne (1923). Ce qui provoque l'exode de toutes les populations d'origine grecque qui vivaient en Turquie et des communautés turques installées en Grèce.

Curieusement ces villages n'ont pas été occupés par les Turques et sont restés dans l'état où les Grecques les ont laissés. En les visitant, nous avons l'impression qu'ils viennent d'être désertés par leurs habitants. Ils sont souvent bâtis sur des positions dominantes, comprennent toujours une église, plus ou moins richement décorée de peinture ou de mosaïques. Aucune trace de dégradation volontaire, il semblerait que les Turcs ont respecté ces lieux. Le climat

relativement sec concourt aussi à donner cette impression d'occupation récente, car peu de constructions sont en ruines.



En Cappadoce village Grecque abandonné

Parmi les découvertes les plus étonnantes et aussi les plus émouvantes de la campagne turque sont ces villages entiers désertés par les Grecs lors de la guerre gréco-turque des années 1920.

Beaucoup d'excellents souvenirs en Turquie. Chaque fois que je le peux, Monique m'accompagne, nous ferons de nombreux séjours en Cappadoce séjournant toujours chez Claudette et Ibrahim dans leur hôtel d'Avanos. Chaque fois, nous refaisons le même circuit : Avanos, la ville souterraine de Kaymakli, Söğanlı, Göreme, Urgup et rencontrons les mêmes personnes.

Comme je leur envoie toujours les photos que je prends c'est toujours avec joie que nous sommes accueillis dans ces villages en dehors des circuits tours opérateurs.



C'est ainsi que nous arrivons un jour dans un petit village de montagne, dans la vallée de Söğanlı accompagné d'Arlette et Jean Claude Juglet. Nous avons l'habitude de déjeuner, à l'entrée du village, assis à l'ombre des pommiers, où l'un des habitants avait installé, dans une cabane une cuisine de plein air.

Ce jour-là tout laissait penser que c'était fermé. Nous continuons vers le village, arrivons sur la petite place.

à la grande surprise de Jean Claude et Arlette. En fait c'était le propriétaire du restaurant qui m'avait reconnu. Le restaurant était fermé, mais pas de problème (problem Yok !) en quelques instants il avait trouvé de quoi nous faire manger. Tomates, concombres, mouton yaourt au miel, le tout arrosé de bière et pour terminer, cet excellent café turc où il y a autant à manger qu'à boire.

Nous avons à maintes reprises testé l'hospitalité turque, dans les petites gargotes perdues au fin fond de l'Anatolie et où nous étions dans l'impossibilité de comprendre le menu ; on nous prenait par la main et nous entraînant dans la cuisine, on nous soulevait le couvercle des marmites, nous demandant de choisir ce qui nous plaisait.

Un jour en balade le long de la côte méditerranéenne, entre Adana et Silifke, remontant vers Antalya sur une route de montagne surplombant la mer ; nous avisons un écriteau sur lequel une flèche tracée à la main indiquait « Restaurant ». Comme il était temps de manger, nous quittons la route principale pour nous engager sur un chemin descendant vers la mer. Au milieu des orangeries nous atteignons une maison aux murs blanchis à la chaux sur laquelle nous retrouvons l'indication que nous avons lue plus haut. Sous une tonnelle d'où pendent de grosses grappes de raisin pas encore mûres, quelques tables, une paysanne sort de la maison et nous invite à prendre place. Le menu est simple et habituel : tomates, concombres, ragoût de mouton, yaourt maison et fruits du jardin. Le prix est dérisoire, l'endroit très agréable. Nous reprenons notre route et découvrons à l'aide du guide bleu, des endroits magiques, occupés soit par les Grecques, soit par les Romains et très souvent par les deux. Il n'est pas rare de découvrir en plein champ un petit temple intact.

Dans un village d'une vingtaine de maisons, nous visitons un théâtre grec aux dimensions modestes, ayant fait l'objet de fouilles archéologiques, car beaucoup de pierres sont numérotées. En nous promenant dans le village nous constatons les des numéros du même type sur quelques-unes des pierres ayant servi à la construction des maisons.



Notre randonnée arrivant à sa fin, nous sommes, sur la route du retour tout à fait par hasard, à la même heure, au même endroit que celui où nous étions au début de notre voyage. Comme nous avons faim, nous reprenons le petit chemin qui nous ramène dans l'orangerie où nous avons trouvé le petit restaurant sous les vignes et qui nous avait tant plu. Seulement voilà ! Portes closes c'était le jour de fermeture... Nous nous apprêtions à faire demi-tour lorsque la femme qui nous avait reçus lors de notre première visite, intriguée par le bruit du moteur, sort de chez elle et nous reconnaît. Grand sourire, elle ouvre sa porte et nous fait comprendre que nous sommes toujours les bienvenus et qu'elle va, malgré la fermeture, nous faire à manger.

Joignant l'acte à la parole elle part dans son poulailler dont elle revient avec une poignée d'œufs ; elle s'arrête dans son jardin, cueille quelques tomates et en deux temps trois mouvements nous voilà attablé, sous la tonnelle, dégustant tomates, concombre et une copieuse omelette. Pour le dessert elle nous fait signe d'aller nous-mêmes nous servir sur les orangers, nous invitant à cueillir quelques fruits pour le voyage. Merveilleuse hospitalité turque, pleine de candeur, de spontanéité, de volonté sincère et sans calcul, de faire plaisir.

Au travail l'ambiance se tend un peu entre Serhat et moi. J'apprends en effet par les nombreux contacts que j'ai encore à Paris, qu'il me rend responsable de lui faire loucher des ventes par ma rigidité à imposer des normes et procédures inapplicables en Turquie. Il se plaint également de la qualité du service faisant état de nombreuses plaintes de nos utilisateurs ; bref il essaye de me « savonner la planche », il sous-estime la qualité de mes supports parisiens et surestime la confiance que ses chefs lui accordent, car il ignore la mission sous-jacente qui m'est confiée concernant la transparence des affaires qu'il conclut. Je n'ai cependant pas l'intention de le combattre et je lui confirme mes objectifs : je veux quitter la Turquie et GE avec les honneurs et un peu d'argent.



À l'ouest d'Istanbul, le pont construit par l'architecte ottoman Sinan (XVeme siècle) I

Ayant d'excellentes relations avec la direction du personnel et en particulier avec Jacqueline Wackjeman, ma correspondante DRH (Direction des Relations humaines), je sais qu'il me sera possible de bénéficier d'un plan de retraite anticipée et d'une somme d'argent correspondant à deux ans de salaire non imposable si à la fin de ma mission turque mon chef est d'accord pour me laisser partir.

Toutes les installations des matériels vendus, les années précédentes étaient terminées. J'avais réussi à convaincre Iskender Serbetci, responsable de l'équipe technique d'Ankara à ne pas quitter GE, car je voyais en lui mon remplaçant. Progressivement Yalcin avait compris qu'il lui faudrait renoncer à être le chef et commençait à chercher un autre point de chute. Nous avons alors constitué une équipe d'une quarantaine de techniciens et le chiffre d'affaires du Service après-vente était passé de 2,5 M\$ à plus de 10 M\$. Spectaculaire évolution, mais qui était logique, car découlant de la progression des ventes réalisées les années précédentes.

Deux événements presque concomitants m'amènent à m'opposer à Serhat. Le premier est d'apprendre que la construction d'un bunker devant abriter un accélérateur utilisé pour le traitement des cancers allait être confiée à un de nos vendeurs qui venait de créer sa propre entreprise de construction. Le deuxième, d'apprendre tout à fait par hasard que je devais installer et maintenir un lithotriporteur, machine destinée à briser les calculs rénaux, fabriquée par une petite société suédoise.

Il est hors de question que je puisse laisser installer un accélérateur dans un espace non conçu par des spécialistes. Mon intervention brutale a pour conséquence de bloquer l'affaire. Le vendeur devenu chef d'entreprise, fils d'un policier qui avait été assassiné, a pour habitude de venir au bureau armé. C'était lui qui lors de mon arrivée, avait en quelques jours, obtenus des autorités, mon permis de séjour. C'est dire dans quel milieu je mets les pieds.

Avec beaucoup de précautions, je réussis à faire comprendre à mon vendeur que les effets d'une installation mal réalisée pouvaient avoir de très graves conséquences, impossible à faire contrôler par ses relations. Que je ne souhaite pas lui retirer l'affaire, mais prendre quelques semaines supplémentaires pour faire intervenir les services spécialisés parisiens qui guideront et collaboreront avec ses employés, conditions indispensables au bon déroulement du projet.

Le compromis accepté par lui passe très mal chez Serhat. Quand je lui pose la question de savoir pourquoi il a choisi cette société débutante pour construire ce site il me fait clairement

comprendre que ça ne regarde que lui. Je lui réaffirme alors mes intentions de me faire licencier par GE, mais à mes termes et conditions et non pas pour faute professionnelle, ce qui évidemment ne serait pas sans conséquence sur mes modalités de départ ; puisqu'il ne veut pas me faire confiance alors c'est le combat.



La maison de Marie à Selçuk (au sud d'Izmir)

Concernant le lithotriporteur j'accepte de rencontrer les représentants suédois de cette société, mais je refuse de faire l'installation et la maintenance. Ce qui évidemment fait enrager Serhat et le met dans une situation difficile face à notre client l'Université d'Istanbul dont cette machine est comprise dans la vente d'un ensemble IRM, scanner, équipements RX et ultra-sons. Il fait remonter le problème à Paris essayant par tous les moyens de me discréditer. Prévoyant sa réaction je m'étais entouré de toutes les précautions nécessaires et c'est avec l'obligation d'exclure le lithotriporteur du reste de la commande qu'il revient de Paris.

Je connais maintenant tous nos clients et leur rends visite régulièrement. Respectant toujours mes engagements j'ai acquis leur confiance. Certains se jaloussent et c'est ainsi que petit à petit je commence à entrevoir ce qui a fait les succès commerciaux de Serhat.

Il faut comprendre qu'en 1992 la Turquie, pays de 65 millions d'habitants, est dirigée par quelques dizaines de milliers de personnes (40 à 50000 personnes). Tous ces gens proviennent évidemment des milieux aisés et sont formés dans les quelques universités du pays (une grosse majorité sort de celles d'Istanbul ou Ankara). Ils se connaissent presque tous, directement ou indirectement.

Demirel, après la mort d'Özal en 1993, est devenu Président de la République. Il a confié le poste de Premier ministre à une économiste, Tansu Ciller, qui a pris la tête du parti de la Juste Voie (DYP).

Confronté à la crise économique, à la corruption et aux désaccords croissants au sommet de l'État, la Première Ministre Tansu Ciller est remplacée, à l'issue des élections législatives anticipées de décembre 1995, par Necmettin Erbakan du parti de la Prospérité (RP), parti islamiste (il était assis à gauche de Monique lors de l'inauguration d'une clinique privée à Kayseri en Cappadoce). Il forme, avec le DYP, un gouvernement de coalition à tendance religieuse, pour la première fois dans l'histoire du pays.

Avant mon arrivée, Serhat avait fait ressortir la nécessité d'embaucher un contrôleur financier et c'est Adenan Gospinar qui avait été choisi. Formé à l'école américaine Adenan a une longue expérience du milieu bancaire turque et connaît deux banquiers proches de Demirel. La corruption est présente à tous les niveaux. Les quatre hommes s'associent et avec l'aide du président Demirel fonde la première société de leasing du pays. C'est la clé du succès ! Ce qui était interdit à la Compagnie Générale de Radiologie cantonnée à monter des protocoles franco/Turques hypothétiques pour financer l'achat « d'équipements médicaux », devient

possible à des consortiums, dont les membres triés sur le volet, accèdent à des financements permettant la réalisation de projets grandioses (souvent nécessaires au Pays).

Les techniciens m'aident aussi à mieux comprendre la situation, en particulier Iskender Serbetci, celui qui me succédera et qui n'attend rien de Serhat. Yalcin Yimazkaya ex-directeur technique et copain de Serhat est totalement muet.

L'attitude de Yalcin est pour moi un mystère. Copain de Serhat, ils ont fait toutes leurs études universitaires ensemble, ils se sont retrouvés, chez Général Electric comme technicien de maintenance. Très proches l'un de l'autre leurs rapports sont devenus conflictuels lorsque Serhat est devenu directeur commercial.



Quelques maisons sur le Bosphore

Ils ne me paraissent pas très proches l'un de l'autre lorsque j'arrive en Turquie et Yalcin semble plutôt être de mon côté. Nous entretenons d'excellents rapports, chaque dimanche matin je l'entraîne à faire un footing le long du Bosphore. Il nous invite dans la maison de campagne qu'il a acquise sur les rives de la mer Noire à une centaine de kilomètres à l'est d'Istanbul. Très accueillant il nous invite chez lui et n'hésite pas à nous venir en aide au moindre problème. Mais jamais il ne parle de Serhat et lorsque je lui annonce, avec beaucoup de ménagement, que j'ai l'intention de proposer Iskender au poste de Directeur de Service, il se referme sur lui-même et ne fait aucun commentaire.

GE avait dans chaque pays un ambassadeur, « Chief executive », qui supervisait toutes les activités des différents métiers de GE allant de la fabrication des moteurs d'avion, des équipements ménagers, des lampes, des centrales électriques, des locomotives, des plastiques et j'en oublie...). Je pense qu'il devait être informé des montages de Serhat, qu'il ne tenait pas à ce qu'un scandale éclate (peut-être était-il dans le consortium). En embauchant Yalcin, il s'assurait de sa discrétion. Ce dernier ne m'informe pas des démarches qu'il entreprend pour son transfert. Je ne lui en tiens pas rigueur et comprends son attitude, mais demeure convaincu qu'il était parfaitement informé de toutes les activités de Serhat.

Avec l'aide d'Iskender, je découvre que les différentes cliniques privées qui se sont équipées de matériel GE sont dirigées par des associés dont on retrouve les noms sous différents titres.

Toutes ces associations ont été financées par la même société de leasing. Je découvre aussi que Serhat a créé la société qui a réalisé les travaux de préinstallation de tous les sites où sont installés nos équipements. Il faut aussi transporter et dédouaner et c'est une société fondée par Serhat et dirigée par la femme du « Chief executive » de GE en Turquie, qui s'en charge.

C'est cette même société qui achète tous nos billets d'avion et se charge de nos réservations. En résumé tout est sous le contrôle de Serhat et de ses différents associés.

Dans ce contexte, il me devient de plus en plus difficile de travailler avec Serhat. Je n'obtiens rien ni de lui ni d'Adenan, car maintenant que les périodes de garantie sont terminées et que les contrats de maintenance sont signés, j'ai des problèmes de recouvrement.

Frédérique est revenue en Turquie et loge à la maison. C'est François Maclou qui m'apprend un jour qu'elle est la maîtresse d'Adenan depuis déjà quelque temps. Le ver était dans le fruit, car nul doute que cette liaison avait pour but de m'espionner. Mais étant d'un naturel discret je ne parle jamais de mes problèmes de travail à la maison ; peu d'indiscrétion à craindre de ce côté, mais tout de même je ne le prends pas très bien et perçois cela comme une trahison.



La cote lycienne, les ruines de Myra

Les visites fréquentes du chef parisien d'Adenan, ne m'aident pas plus, car parfaitement informé de mes difficultés, il n'impose aucune des mesures que devrait prendre un service financier pour recouvrer nos créances.

Cerise sur le gâteau, l'affaire du lithotriporteur (voir page précédente). Fabriqué par une petite société suédoise, cet appareil, destiné à pulvériser les cailloux se formant dans les reins en générant des faisceaux d'ultrasons, utilise une technique très invasive, qui peut être dangereuse pour les patients. Connaissant l'attitude on ne peut plus prudente de GE concernant les équipements de thérapie, il n'est pas question que je prenne la responsabilité d'installer et de maintenir ce genre d'équipement. Une occasion supplémentaire de m'opposer à Serhat et Adenan.

Me heurtant à un mur aussi bien coté commercial que coté finance, craignant que tout cela se termine mal pour moi, je me décide à faire un rapport circonstancié à Jean Claude Najjar, Directeur européen du Service juridique, dans lequel je fais état de mes découvertes et de mes difficultés à contrôler une situation qui m'échappe.

Conséquence immédiate Jean Claude saute dans le premier avion, passe quelques jours à Istanbul. Peu de temps après, Serhat est appelé à Paris et nous apprend à son retour qu'il doit quitter GE pour des raisons personnelles. Il s'écoule un peu plus d'un mois entre mon rapport et son départ.

Un jour, alors que Serhat avait quitté GE, lors d'une visite à un radiologue installé à Istamboul coté Asie, celui-ci me glisse avec un petit sourire : « Alain c'est toi le plus malin, tu t'es débarrassé de Serhat, mais maintenant c'est à moi de l'avoir sur le dos ! ».

J'étais loin de penser quels bouleversements allaient apporter à l'organisation de General Electric Europe mes révélations. Il s'ensuivit des mois d'enquête qui aboutirent au changement de la direction européenne de GE.



Pamukale

Le premier à partir est mon patron, Jef Schapper. Aucun lien avec mes problèmes, il était en poste depuis plus de trois ans et cherchait depuis quelque temps déjà, à repartir aux États Unis. C'est exactement le scénario que j'avais prévu avant mon départ en Turquie qui se déroule. Dès que mon nouveau patron, Reinaldo Garcia, arrive à Buc (le siège de GE Medical Europe), je prends rendez-vous et lui expose mes activités présentes et passées. Je réfléchis à mon organisation me répond-il, mais nul doute que tu seras dans mon organigramme.

De retour à Istanbul je prépare mon départ et laisse Iskender diriger le service après-vente. Effectivement l'organisation de notre zone change, elle perd son indépendance pour être rattachée à l'Italie.

Il y a donc un directeur de la maintenance entre moi et Reinaldo. Celui-ci, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite lors de notre première rencontre, me convoque à Buc. Il me propose de prendre la responsabilité de tous les distributeurs du Moyen-Orient, poste que j'occupais juste avant mon départ en Turquie.

Délicat de refuser une proposition dans la culture d'entreprise américaine, aussi est-ce avec beaucoup de précautions que je lui fais part de mes doutes à apporter suffisamment de créativité dans un poste que j'ai déjà occupé pendant dix ans. Je comprends me dit-il, tu veux partir, prend contact avec les relations humaines, je regrette ta décision, mais ne m'opposeras pas à ton départ.

La date de notre retour fixée fin mai, l'équipe du service de maintenance organise une fête qui me touche profondément. En plus des présents collectifs, plusieurs ingénieurs apportent une touche personnelle en m'offrant leur cadeau. Même Adenan est présent à cette fête, mais lui est sans doute content de ma voir partir...

C'est ainsi que se termine ma carrière chez GE Médical Turquie. La fin de mon séjour sera tout de même un peu inquiétante, car je n'ai aucune confiance en Adenan et ses amis qui pourraient très bien chercher à se venger du mauvais tour que je leur ai joué. Très présent en mon esprit le film « Midnigh Express » aussi ne suis-je tranquille qu'une fois, Monique et moi, sommes assis dans l'avion.

De retour à Coignières, Pierre Fauré, Directeur commercial en Afrique du Sud me demande si je serai d'accord pour passer quelques semaines à Johannesburg pour l'aider à organiser le service après-vente.

Je trouve intéressante l'idée de terminer ma carrière internationale par l'endroit où je l'avais commencée. C'est ainsi que je me trouve en ce début du mois de juillet 1996 attendant que Pierre vienne me chercher à l'aéroport qui autrefois s'appelait Jan Smuts et qui se nomme aujourd'hui Olivier Tambo, nom du premier président de l'ANC.



Bodrum